

Après la guerre

Une grande fille de Kantemir Balagov

Zoé Protat

Volume 38, numéro 2, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2020). Compte rendu de [Après la guerre / *Une grande fille* de Kantemir Balagov]. *Ciné-Bulles*, 38(2), 53–53.



Une grande fille

de Kantemir Balagov

Après la guerre

ZOÉ PROTAT

Dylda ou « Beanpole » : tuteur à haricots et, par extension, grande perche, gauche, peu gracieuse. C'est le surnom d'Iya. Il est vrai que celle-ci a un physique très frappant : de haute taille, très mince, les yeux transparents, les cheveux et les cils presque blancs. Démobilisée pour cause de crises de catatonie, elle œuvre à l'hôpital de Leningrad, rempli à ras bord d'amputés et de gueules cassées. Nous sommes en 1945, la guerre est finie. Masha, amie d'Iya, débarque soudainement du front. Elle a survécu elle aussi. Entre les deux jeunes femmes, un enfant, une promesse et tant d'horreurs innommables.

Le cinéma russe contemporain est si peu distribué en Amérique du Nord que l'on peine à en prendre le pouls. Kantemir Balagov, 28 ans, est assurément l'une des meilleures pistes à suivre. Originaire de Kabardino-Balkarie, une région excentrée et pauvre du Caucase, celui qui fut l'élève de Sokourov réalisait en 2017 **Closeness**, un portrait de femme en révolte contre l'ordre établi de sa famille, de sa communauté et du patriarcat. Un premier long métrage claustrophobe fort impressionnant maintenant secondé par **Une grande fille** (**Beanpole** pour

le titre international), Prix de la mise en scène d'Un certain regard à Cannes et Louve d'or à Montréal au Festival du nouveau cinéma. Inspiré par les témoignages de l'essai *La Guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Aleksievitch, Prix Nobel de littérature 2015, Balagov propose l'expérience glaçante d'un pays et d'une population en ruines. L'URSS, sortie victorieuse de la Seconde Guerre mondiale, était surtout riche de ses 30 millions de morts. Et sur le front de l'Est, les camarades des deux sexes étaient sans distinction envoyés à l'abattoir.

Dès ses premières séquences, **Une grande fille** est d'une intensité quasi insoutenable. Le spectateur se trouve immergé dans l'univers d'Iya, en corps à corps avec cette jeune femme mutique, énigmatique et brisée. Son histoire se dévoilera par micro-touches tout au long du film, tout comme celle de Masha, une figure encore plus indéchiffrable dont on peine à appréhender le terrible parcours. À une époque où le concept de stress post-traumatique était inconnu, les amies sont liées par un pacte qui prendra des dimensions tragiques. Ce sont des personnages opaques, exempts de facilités, dont les méandres s'incarnent dans les regards et les silences. Viktoria Miroshnichenko et Vasilisa Perelygina offrent toutes deux des performances magistrales.

Dans des décors incroyables (l'hôpital évidemment, mais aussi ces immenses appartements bourgeois à la beauté déchu reconvertis en habitations collectives) se dessine le portrait d'un monde littéralement postapocalyptique. Viols, bombardements, famine, froid, maladie : en état de choc permanent, Iya, Masha et les autres évoluent en plein cauchemar. Toutes et tous pleuraient la perte d'un parent, d'un enfant, d'un amour, d'une partie de leur corps et de leur cœur... Maintenant, ils ne pleurent plus. La survie la plus basique représente un tel défi que l'affection et l'empathie sont des notions désormais impensables. Comment tendre la main lorsque l'on meurt de faim ? Comment ressentir la moindre émotion quand on a vu — et perpétré — des abominations ? Les relations humaines n'obéissent plus à aucune logique ni à aucune cohérence. Elles ont été brisées par l'horreur de la guerre, qui engendre des monstres.

Du réalisme rugueux de **Closeness** à la grandeur douloureuse d'**Une grande fille**, Kantemir Balagov a peaufiné sa maîtrise de la mise en scène ainsi que sa signature singulière, exceptionnelle en début de carrière. Il a de plus réussi une rareté : un drame historique qui refuse tout didactisme pour se tourner vers l'expérience sensorielle. C'est terrible, éprouvant, souvent déroutant, mais c'est aussi bouleversant. Et couplé d'une palette de couleurs éclatantes à d'étranges moments de grâce qui hanteront longtemps les esprits. **CE**



Russie / 2019 / 130 min

RÉAL. Kantemir Balagov **SCÉN.** Kantemir Balagov et Alexander Terekhov **IMAGE** Kseniya Sereda **MUS.** Evgueni Galperine **MONT.** Igor Litoninskiy **PROD.** Sergueï Melkoumov et Alexander Rodnyansky **INT.** Viktoria Miroshnichenko, Vasilisa Perelygina, Andreï Bykov, Igor Shirokov **DIST.** Cinéma du Parc